

LA JEUNE FILLE AU VELOURS POURPRE

CHRISTINE CANALS-FRAU

Il avait cru mourir.

Eloigné de sa propre volonté, pendant des jours tous semblables, il avait reposé sous l'éclatement des branches pétrifiées. Loin, si loin qu'aucune voix, aucun son connus ne lui parvenaient, que la brûlure, que l'eau, que la brillance jusqu'à l'aveuglement, et l'eau, que cette fournaise immobile, et l'eau, toujours l'eau ravivant son corps desséché. Gisant, l'esprit mort, sa poitrine seule se soulevait, les yeux emplis de couleurs auxquelles il lui faudrait puiser après son retour au pays de la pluie — blancs, ocres sanglants, turquoises et verts vitrifiés. Les formes, les arrachements, les poinçons aigus, feuilles ou poignards, les grillages de branches et de tissus terreux, tout lui serait nécessaire, alors, pour violer les courbes trop riches en gris somnolents. D'ici là, par un accord tacite, il s'interdisait toute image.

Immobile, il respirait. L'absence lui était un baume, la brûlure tenait lieu d'obsession. Il n'était que peau, pores, ouverture au feu d'agonie. Partout, dans la transparence torride, dans la blancheur des pierres sacrées, dans le tombant d'une chevelure d'ombre, épaisse, raide comme une queue de cheval, et jusque dans les voix qui le heurtaient, accents imprévisibles, sons mouillés et roulants, regards

opaques, partout régnait la mort, mère d'une cosmogonie d'où Dieu était exclu. Fantôme conservé par inertie de son enfance, maître des ciels nuageux, des eaux glauques frémissant sous le vent, des dunes et des hêtres, maître du silence des églises et des prêtres en collerette — ce Dieu aveugle et sourd, dans le brasier où il gisait, s'effaçait plus que jamais. Mais la mort! Un prolongement, croyait-il. Et le désaveu de l'effort, paradoxalement, le maintenait dans le néant.

Il était parti là où il ne connaissait personne, qu'une relation oubliée avec qui il partageait à la tombée de la nuit un whisky quotidien. Ce rite, loin de troubler sa solitude, comptait parmi les épiphénomènes qui ponctuaient ses jours au pays du soleil. S'il avait craint, au début, que l'obligation d'une parole ne le forçât à reprendre corps, il s'était vite rendu compte que l'ancien camarade ne tenait pas plus que lui à l'évocation du passé. La curiosité entre eux était morte, et l'envie ; restait le silence, et cette sorte de contact que donne aux hommes l'alcool pris en commun.

La vie s'écoulait donc en dehors de lui, occupé à traverser le temps jusqu'au jour inévitable du choix : au-delà de la date, immobile, le néant achèverait son travail ; en deçà, l'obsession reprendrait ses droits. De quelque côté qu'il se tournât, l'innocence serait perdue, la douleur ressurgirait. Les règles qu'il avait lui-même fixées l'enfermaient aussi sûrement que l'arène un taureau. Ces journées, ces nuits identiques passées à brûler n'étaient pas sans rappeler l'ultime répit des condamnés: acharnement du corps à une vie que dément l'esprit tordu d'angoisse.

Par un de ces hasards dont on ignore le maître, le nom fut prononcé. Anna ! Comme un cri, il pulvérisa le silence d'une aube où la fraîcheur mourante retenait des illusions de fuite. Hagar, il crut qu'un autre avait choisi. La lourdeur de son corps lui fut immédiatement rendue, sa pensée reprit un travail oublié. Projeté

hors de sa léthargie, son esprit se remit à trotter comme un cheval de course, fouetté, ivre, aveugle à lui-même et aux autres. Le cri emplissait ses oreilles, sa tête, se cognait dans la cage de ses os, ses poings se serraient, ses jambes marchaient. Tout son corps, mû par une force indépendante de sa volonté, retrouvait la folie qu'il avait cru quitter. Il embarqua le jour même. Mais au fond du tumulte, insidieuse, une sorte de joie.

Le pays de la pluie l'accueillit comme il se devait : une grisaille froide traînait au-dessus des toits, envahissant les rues humides, teignant les ombres de nuances délavées. Il faisait presque sombre, la fin d'après-midi paraissait éteindre jusqu'au souvenir du feu engrangé. Seules de pâles lumières, à intervalles réguliers, hachaient un pan de façade, un trottoir mouillé, des voitures vides. Hôte de ce décor inchangé, il accomplit les gestes familiers sans savoir si s'en réjouir ou les déplorer. Sitôt rentré, il s'étourdit, seul, la femme tournant autour de lui, l'essentiel passé sous silence. L'absence le surprit comme un coup, la nuit s'étira en bataille. Et ce ne fut qu'au matin, aidé d'un pâle soleil qui silencieusement envahissait la maison, qu'il comprit. Il était vivant, grossi de son désir interminable et joyeux.

Il ne résista plus. Lui qui avait lutté, crié, étouffé, accepta enfin. Habité, il possédait. Envahi, il n'était que lui-même, jusqu'au bout de ses doigts impatients. Le désir et lui s'appartenaient. Pour la première fois, il y vit une force, le moteur de son existence brûlée de travail. Il s'abandonna. Les images se pressèrent sous ses paupières. Toute dissimulation oubliée, l'objet serait exposé au jour. Il entrevit l'irréparable, l'accueillit déjà dans sa chair. Quoi qu'il arrive, Anna demeurerait en lui.

Elle s'était emparée de lui avec l'innocence de l'enfant qu'elle n'était plus. Dès le premier jour, il l'avait regardée comme un

modèle, bouleversé par la perfection des éléments qui la composaient. Il avait ri d'un émerveillement de poète vieillissant, traversé d'expressions désuètes, rose entrouverte, dents de perle, peau de nacre. Peu à peu, le défi porté à son art le captiva. A la différence de ses modèles précédents, longues filles pâles aux chevelures de sirènes et aux yeux d'océan, le teint d'Anna suggérait le velours. Les paupières bistrées, les yeux d'or sombre caressés d'une frange épaisse et courbe, la chevelure aux reflets d'acajou parlaient d'un autre continent. L'aile du nez délicatement contournée évoquait une statuette africaine. Tout en elle appelait la lumière ; tout réclamait une stylisation à laquelle la finesse des chairs bleues et roses ne l'avait pas habitué. Quand, des mois plus tard, la mère d'Anna s'installa chez lui, entraînant sa fille, il travailla beaucoup, envoûté, heureux, préférant les dessins et les encres. Bientôt, les défauts même d'Anna l'attendrèrent : les mains fortes à la chair ronde, l'habillement disgracieux, la lourdeur future, déjà décelable, de sa croupe de femme. Il s'émut alors de retrouver, dans la jeune silhouette, le souvenir de celle qui partageait son lit. Il lui fallut se vieillir, la traiter en enfant. Abandonnant le portrait, il esquaissa des corps. Mais Anna, dans sa grâce de biche grandie trop vite, était implacablement femme. Affolé, il s'irrita de lui-même, s'ébroua avec une cruauté qui, manquant la fille, glissa sur la mère. Fuyant alors, il revint au visage dont il interrogea la nouveauté, y chercha un autre inconnaissable car tu à jamais. Il traqua le géniteur disparu, supposant mille pères à ces traits qui ne venaient de nulle part, sans déceler ce que cette recherche d'une paternité qu'il avait écartée, depuis longtemps, de sa propre vie, comportait de jalousie. La femme fut questionnée ; dans sa futilité perverse, elle s'attribua le bénéfice du sentiment destiné à une autre. Et le jeu qui en résulta, où

la fureur servit de preuve, renforça à leurs yeux la chaleur d'un lien qu'ils croyaient plus que charnel.

Ainsi confortés dans le leurre, il abandonna la femme et retourna à son idée fixe, saisir Anna, saisir enfin l'unicité des traits qui n'appartenaient à personne qu'à elle-même. A ce stade, il observa la vivacité mal assurée, presque exagérée, de ses mouvements. Il travaillait vite, par croquis, la regardant vivre, effrayé du vertige qu'un possible approfondissement lui donnait. Il la contemplait, quelques minutes le matin et le soir, l'apprenait par cœur afin de la conserver en lui pour les longues heures de travail. Retoucher sans cesse les images d'elle qui se pressaient dans sa tête, y intégrer de nouveaux gestes — jusqu'aux moindres, un doigt, un virement de hanche —, tout cela l'occupa suffisamment pour tenir le monde à distance pendant plusieurs mois de travail obstiné. Une longue suite de croquis, de pastels et de fusains en résulta, où elle semblait danser un ballet inachevé ; il les exposa avec les portraits, et le rire léger d'Anna, si semblable à celui de sa mère, compléta sa satisfaction. Heureux, il se sentait dévoré du besoin de travailler, convaincu de produire le meilleur de son œuvre. Les réactions furent pourtant mêlées : compliments et réserve, sincérité tempérée d'insinuations, chuchotements, froideurs, et ce vide soudain autour de lui ; il protesta, toute humilité disparue, cria son étonnement. Mais on eût dit qu'il était seul, seul contre ces amis agglomérés en une soudaine absence que les mots ne pouvaient entamer. Il crut alors à l'envie et se conforta dans son orgueil : seul, il était libre, débarrassé des hypocrisies, des services à rendre et des fidélités qui entravent, de toutes les petites humiliations contre lesquelles sa virilité s'était toujours rebuffée. Il prit le silence pour un compliment et s'enferma; n'ayant jamais eu besoin des autres, la perte lui fut presque insensible. Il reposait en lui-même, sûr de son jugement ; la femme

papillonnante réchauffait la maison ; et Anna, l'insondable Anna se laissait contempler. C'était assez.

Il reprit alors ses couleurs délaissées au profit des crayons et s'intéressa aux jeux de lumière, aux mariages et aux contrastes, aux épaisseurs. Tout le ramenait à elle : le soleil n'éclairait qu'Anna, les couleurs et les formes n'avaient d'autre sens que de cacher, révéler ou illuminer les moindres aspects d'Anna. Il y avait chez elle une qualité de textures qu'il avait hâte de mettre en valeur par la juxtaposition d'étoffes et de matériaux — la pierre, le bois, l'or —, une richesse de nuances que sa palette tremblait d'essayer. Il eût pu l'habiller, et ainsi recréer infiniment ce frisson de plaisir qu'une nouvelle harmonie lui procurait. Il imaginait des velours, des soies, des ors et des jutes, du santal, de l'ébène et du marbre, de l'ambre, du jade et des perles. Il se mit à acheter, d'abord timidement, puis de plus en plus follement, emporté par un vertige qui lui faisait jeter du lamé sur les épaules d'Anna alors soulevées de son rire, et la couvrir de bijoux, faisant d'elle, le temps d'une après-midi, une reine. Ainsi vêtue — et presque dévêtue —, il peignait, exigeant des heures d'immobilité, toute réticence oubliée comme s'interposait entre elle et lui le matériau salvateur. Ces heures passées ensemble dans son atelier, loin de la maison, loin du monde, leur procurèrent une sorte d'intimité, si ce n'est de connaissance, silencieuse ; il lisait son humeur aux traits de son visage, au voile dans ses yeux, à la vivacité de ses mouvements ; était-elle mauvaise, il plaisantait jusqu'à ce qu'un rire éclaircît son regard ; sinon, il évoquait le ciel, les arbres, le lac, en phrases courtes entrecoupées de longs silences. Jamais il ne lui demandait de raisons, jamais il n'en obtenait ; elle posait, ils riaient, se taisaient ; le reste, comme le monde derrière les murs de verre, attendait la fin de la trêve. D'elle, il ne savait, malgré leur vie commune, presque rien de plus que de ses autres modèles ; par goût

de la solitude, la curiosité lui semblait déplacée, et un paradoxe plus apparent que réel lui faisait maintenir d'autant mieux la distance entre les âmes que diminuait celle entre les corps. Il lui demandait souvent à présent de dénuder une épaule, une cuisse, un sein, des reins ; docilement, elle se déshabillait avec un naturel qu'augmentait l'habitude, sans que rien ne changeât dans ses yeux à lui, aigus et concentrés, qui enregistraient son corps et ignoraient son âme, et dont l'attention créait autour d'eux une bulle de silence où elle n'était qu'objet, lui regard et crayon. Aimait-elle poser pour lui ? Il n'eût su le dire, et n'y pensait jamais. Qu'elle fût là, séance après séance, lui suffisait.

Jusqu'au jour où le fragile espace éclata brisé par un seul mot. Plus tard, des mois plus tard, son esprit revenant sur les circonstances — corbeau supplanté dans sa chasse —, s'attachant à y trouver quelque signe, il lui sembla que l'instant même avait basculé dans l'oubli, l'instant, la voix, le degré de lumière, l'expression du visage d'Anna, tous effacés par le mot ; violent, entier et sec comme un coup de poignard. Le mot le laissa mal à l'aise : incongru, il rompait avec l'accord qu'ils avaient jusque là respecté. Le forçant à penser, il l'empêchait de peindre. Ce jour confondu avec tous ceux qui suivirent devint un long magma d'heures perdues. D'hésitations en mécontentement, en doutes, il s'irrita des obstacles que son aveuglement faisait naître. Anna commença à manquer ; elle arrivait en retard, ou ne venait pas, s'excusait légèrement sans jamais expliquer. Il espaça les séances, tenta de fixer sa mémoire : son inquiétude s'accrut de l'absence d'Anna. Pour la première fois il se mit à penser à elle, à ce qu'elle disait, à ce qu'elle faisait dans cette portion de vie située au-delà des vitres de son atelier. C'était absurde : Anna n'existait qu'en peinture, posant devant lui au centre de la

bulle créée par son regard sur elle, tout entière contenant ce mystère qu'il ne pouvait s'empêcher de peindre et dont il savait qu'il demeurerait toujours, quel que fût le nombre de portraits qu'il fit d'elle. Mais le travail à présent lui devenait impossible ; le manque d'Anna se faisait insupportable, la mémoire se refusait, et les instants qu'elle passait à la maison montraient un visage clos. Des conciliabules eurent lieu, des chuchotements dont il était exclu. Furieux, il sortit en claquant la porte.

Le mot était *aimer*.

Aimer (amer) aimer — ce qu'il lui fallait apprendre. Avec la douleur de l'éblouissement, et l'âpreté d'une découverte inutile ; avec le manque interminable qui lui sciait le corps, avec l'espoir soudain, et la dérision de lui-même ; avec la rage de l'insoumission, avec le refus et le dégoût, et l'angoisse du temps perdu, avec l'interdit, et les questions que rien ne ferait jamais taire. Il marcha, marcha longtemps, chaque jour jusqu'à abrutir son corps sans parvenir à embrumer son esprit, et plus encore, sourd à la fatigue, ses pas frappant les deux syllabes du nom d'Anna. Autour de lui, le lac grisonnait sous les frondaisons rousses où le printemps et l'été se mêlaient encore. La terre noircissait sous ses pieds, les sentiers devenaient boueux. De soudaines bourrasques éparpillaient les feuilles sèches, et il se laissait porter par moments, son grand corps vide de volonté, comme si le vent avait pu, lui aussi, le projeter aux quatre coins d'un ciel déjà nuageux, le soleil à l'oblique, la fraîcheur de l'air annonçant la fin de la saison. Il ne pouvait que marcher, marcher sans fin, assommer cette douleur questionnante aux soudains éclats de bonheur, chasser les images qui s'imposaient à ses yeux, à ses mains, à tous ses sens — ce corps connu par cœur mais jamais touché, et dont la complaisance passée, à présent que le désir

se révélait à lui dans toute sa crudité charnelle, lui était insupportable. L'envie de peindre le reprit, d'arracher Anna de son esprit, attiré par la lente disparition de la lumière d'été à laquelle il assistait quotidiennement. Il savait ce qu'il fallait — l'aquarelle, rapide et habile, sans profondeur, où rien d'étranger ne pourrait s'immiscer. Il essaya, déchira, s'obstina, déchira encore. Car peindre, c'était peindre Anna ; et si ce n'était elle, ce n'était rien, qu'un vide trop occupé pour pouvoir accoucher d'autre chose. Son impuissance l'enrageait, la médiocrité de ses essais le faisait souffrir; son expérience même ne parvenait pas à lui faire prendre patience. Les crises qui, périodiquement au cours de sa carrière, l'avaient empêché de peindre s'étaient toujours résolues par le port délibéré du regard sur d'autres objets qu'il absorbait lentement — toute peinture interdite — jusqu'à ce que, transformé, l'esprit se trouvât à nouveau en accord avec la main. Mais pour la première fois il lui semblait que, comme pour les malades graves, le fondement même de son existence se lézardait : de tout ce qui s'offrait à lui, il ne voyait qu'Anna ; tout s'attachait à elle, commençait et finissait à elle; elle était partout, dans les formes, les nuances, les textures, dans la forêt, dans le ciel et dans le lac, dans la maison, dans l'atelier où il n'osait plus entrer. Collée à lui telle une tunique maudite, elle lui brûlait les mains, le ventre, elle le brûlait tout entier. Il ne comprenait plus, ne contrôlait plus, sa propre vie suspendue au caprice de sa beauté. N'avait-il jamais aimé auparavant? Les femmes s'étaient pourtant succédé dans son lit, depuis les années insouciantes des Beaux-Arts jusqu'à la passion de la maturité, l'unique passion grandissante et dévorante que rien, jamais, n'avait pu concurrencer, celle de donner forme à son regard. Il n'avait pas voulu d'enfants, l'art lui tenant lieu de paternité. Et soudain Anna, fille qu'il n'avait pas eue, amante qu'il ne pouvait prendre, lui volait sa puissance sans rien donner

d'elle, à lui comme aux autres, que sa souveraine beauté, le cristal de son rire et son indifférence. Qu'avait-il eu des autres femmes ? De celle qui dormait à ses côtés, de sa légèreté perverse, de son corps exigeant ? Et elle, qu'obtenait-elle de lui ? Il l'avait traitée comme toutes les autres, lui faisant une place dans son lit, une place dans sa maison. Plus, il n'avait jamais su, jusqu'à maintenant où la douleur se chargeait de lui apprendre ce qu'une enfance sans amour avait omis. Ce qu'il avait accueilli, au début, comme une commodité, lui était devenu insupportable, pourri par le reproche indicible mais toujours présent, par le mensonge qu'il ne pouvait se résoudre à trancher. Car, il le savait bien, avec la mère disparaîtrait la fille ; et si voir Anna — quelques instants grappillés, soumis au hasard et à son bon vouloir, avec l'espoir ancré au plus léger signe —, si la voir s'achevait en torture, ne pas la voir était bien pire encore. Il s'accrochait à ces quelques minutes, matin et soir, se levait pour elle, se couchait après elle, payait pour elle et souffrait par elle. L'ignorance où il se trouvait lui était une torture de plus : quelle figure faisait-il, lui vieux peintre défait ? Il se sentait dévoilé, abandonné par sa puissance et par le temps qui s'était emballé. Tout son désir passé, alors exposé sans honte, lui semblait ridicule, sa fureur de la peindre, elle, comme une folie de vieil amant... Lui parler ? Impossible tant que durerait la situation présente, pas moins que l'oublier. Il lui fallait tenir, contre lui-même et les autres, user son corps rétif, avec un rêve cependant — emmener Anna, lui montrer le ciel, l'eau et les arbres dont il avait parlé, lui apprendre à voir, retrouver leur rieuse intimité... Qu'avait-elle voulu de lui, qu'avait-elle aimé de ce long tête-à-corps auquel elle s'était soumise avec tant de grâce ? La constante assurance de sa beauté ? Ou bien, plus prosaïque, l'or jeté sur ses épaules, l'argent gaiement versé de lui à elle, subtilisé par le monde qui, le rire achevé, lui reprenait

Anna ? Le saurait-il jamais ? La colère le prenait, des images de violence le traversaient, la secouer, forcer cette frontière trop respectée, la faire parler, en finir ! Il se sentait devenir fou. Sa tête explosait de visions inavouables, la rage et l'espoir s'entretuaient, et l'angoisse des jours, des nuits impossibles à porter, couché le long d'une femme indésirée, le corps tendu vers l'autre, inaccessible et pourtant si proche... Eût-il pu boire, il l'aurait fait. Longtemps, des jours, des nuits et des mois durant, il se débattit ; puis il sut qu'il lui faudrait partir. Fuir le mensonge, fuir l'irréparable qui menace, aussi longtemps que son corps l'exigerait, que la folie règnerait. De l'étrange façon qu'il avait décidée, il lui faudrait mourir.

Un soleil jaune prenait lentement possession de l'atelier, réchauffant les murs qu'une longue absence avait glacés, annoblissant le désordre par sa belle lumière caractéristique, au pays de la pluie, d'un trop bref printemps. A travers les vitres étincelantes, par-delà les toits de tuiles, le lac rajeunissait entre les sentiers dégelés, dont la terre redevenait poussière, au pied des érables verdis ; et par dessus les haies des jardins, les flammes citron des forsythias réchauffaient l'harmonie délicate des pommiers, des hêtres grenat et des cerisiers du Japon aux feuillages balancés par la brise marine. Car l'océan, au pays de la pluie, n'était jamais loin, qui déroulait ses branches multiples entre chaque îlot qu'il enserre. L'océan aux branches traîtresses — dont chacune a un nom, une couleur, une humeur — possède la terre et les hommes oublieux de sa puissance. Son manteau change avec la bête qu'il incarne, serpent, dragon ou poisson, écailles de lune, écailles d'or aussi au soleil vespéral du solstice. Mais ce matin-là, à vol d'oiseau de l'océan blanchi, un matin où, sous d'autres cieus, le muguet fleurit, le soleil était neuf, envahissant l'atelier, réchauffant les murs chargés de

tableaux. Du plafond au plancher, toiles et dessins recouvraient les murs, s'entassaient dans les coins de l'atelier hérissé de chevalets. Toute la production de la dernière année était là, une superposition de visages, de bustes, de membres qui tous appartenaient au même modèle, peints par la même main. Son atelier était entièrement tapissé d'Anna, tout comme son esprit d'images d'elle, non plus d'images passées mais de nouvelles qui naissaient malgré, ou peut-être à cause de son absence à elle disparue alors de la maison, Anna invisible, bannie ou cachée depuis combien de temps, envoyée au loin par sa mère, mais qu'importait face à cette floraison de désirs d'elle sous des angles nouveaux, dans cette lumière bénigne, une profusion d'idées retenues trop longtemps, glacées par l'endormissement volontaire de son esprit, qui fleurissaient à présent avec impatience, en toute liberté, avec la double jouissance procurée par l'acceptation toute neuve du dévoilement, la catastrophe ne serait plus que joie, n'était déjà plus que joie amoncelée depuis aussi longtemps que son désir d'Anna et qu'il laissait encore attendre, attendre d'autres journées toutes pareilles à celle-ci et grandir jusqu'à l'insupportable et alors, alors seulement, tout serait prêt pour que l'œuvre s'incarnât sur la toile et que le monde en prît connaissance. Il la voulait grande, nue, vraie. Ce qu'il avait tant cherché — saisir Anna — en vain (car il n'avait fait que la disséquer, la découper en morceaux chaque fois plus petits, s'imaginant que, apprenant chaque morceau, il posséderait le tout), lui semblait à présent possible, à portée de ses mains et de son esprit, comme si Anna s'était trouvée devant lui, posant telle qu'il la voulait sur un fond de velours pourpre, dans son éblouissante nudité. Eblouissante, elle l'était toujours dans le soleil méridien, longue et dorée, mais non plus aveuglante, non plus cachée ni fuyante, mais accessible enfin dans sa vérité nue, Anna dévoilée, entière, donnée. Il la voyait devant

lui — ébène, ivoire, velours sur velours — comme il l'avait vue dans son esprit, tous ces derniers jours, corrigeant, calculant, crayonnant. Qu'il ouvrît ou fermât les yeux, il la voyait devant lui, dans la position qu'il lui avait choisie, innocemment provocante, nue et assurée comme une souveraine. Il la tenait, sûr de lui à présent, du moindre détail qui meublait son esprit, mémoire, imagination défiant le temps et la distance, fondues pour former Anna plus vraie que toutes celles qui avaient précédé, plus vraie que son modèle, la seule dont il avait besoin, née de son esprit et de sa main qui travaillait hardiment, croquant la silhouette définitive, préparant les couleurs, les étalant sur la toile avec cette impatience retenue, si familière et jamais épuisée, accouchant l'œuvre qui demeurerait, il le sentait, la pièce maîtresse de sa vie vouée à l'inépuisable désir de peindre.

Ce fut alors qu'elle entra. Sans bruit, comme en cette préhistoire où elle était venue quotidiennement, elle déposa son sac, défit ses vêtements et s'installa ; sur le velours pourpre, elle prit la pose que l'Anna de la toile lui montrait. Le bras armé d'un pinceau retomba. Jamais silence n'eut autant d'intensité que pendant ce moment où il la contempla, espace hors du temps, dans toute sa nudité enfin révélée, dans la soudaine sensualité de son corps séducteur, ce corps long et doré que la lumière caressait tel un vieil amant, corps dévoilé, pour la première fois entier et réel, accessible, palpable dans toute sa chaleur supposée, sans autre objet que la capacité de plaisir qu'il semblait promettre au regard, corps qui attendait la réponse à son tremblement dissimulé ; il s'approcha, étendit lentement la main jusqu'à toucher cette peau frissonnante — satin et velours mêlés —, et pendant toute l'éternité que dura ce geste il en ignora la fin, il ignora s'il allait caresser, prendre, frapper ou s'enfuir. Enfin la main effleura l'épaule, glissa le long du dos, s'arrêta aux reins et trembla. Anna tourna alors vers lui son ventre de galet poli, l'engloutit dans

l'or sombre de ses yeux ; haletants, ils s'accrochèrent l'un à l'autre, se prirent avec une violence gémissante qui semblait un combat, plein de coups sourds et de grognements qu'achevaient des cris, plein d'une tendresse inextinguible, impatiente, bavarde de tant de mots jamais prononcés. Les hésitations, les doutes, la lutte, l'ignorance et le désespoir s'effaçaient soudain en caresses dont il lui semblait n'avoir jamais assez. Des images, des mots rêvés, rien ne restait que l'étonnement, et ce torrent qu'ils déversaient l'un sur l'autre. Il avait tout oublié, le tableau, la femme, pour s'enfoncer dans ce corps jeune qui exigeait tant de lui. Leurs mains se parlaient, leurs peaux, leurs langues et leurs dents : bruits de corps qui s'affrontent comme si rien n'existait que l'autre à conquérir, et soi-même reconquis. Ils ne se fondaient pas, ils se cherchaient sans jamais s'assouvir. Ils se saisirent, se pétrirent, se collèrent, s'explorèrent tandis que, sur la ville, le soleil rosissait lentement. Et quand ils ne purent plus, ils tombèrent endormis.

Lorsqu'il s'éveilla, Anna sommeillait à côté de lui, un bras en travers de sa poitrine comme pour le retenir. Il souleva doucement ce bras, se releva, plia les vêtements d'Anna et reposa le bras dessus. Puis il cacha le beau corps nu sous la couverture de velours pourpre. Il se rhabilla, sortit sans faire de bruit dans le soleil pâle du petit matin. Il avait à faire, seul. Au bout de l'allée, derrière les maisons de brique jaune, au-delà des jardins aux forsythias en flammes, l'attendait le lac. L'urgence qui le pressait était celle de l'action : il lui fallait prendre l'initiative, régler le problème pour que tout fût en ordre. Il devait cela à Anna, à leur amour, après ce qu'ils avaient fait ensemble. Il n'avait que le temps d'une promenade ; celui de prévoir, d'organiser sa riposte. Par là, il protégerait Anna, la tiendrait loin des cris aussi longtemps qu'elle dormirait ; et quand elle s'éveillerait, tout serait aplani. Il était heureux qu'Anna n'habitât plus avec eux,

heureux de cette distance que l'aveugle entêtement de sa mère avait créée. La manœuvre serait plus facile, les parties clairement séparées. Car la femme l'attendait sans doute, montée, ignorante, sûrement chargée de reproches. Leurs disputes pourtant fréquentes ne l'affectaient pas, car seule une faible partie de lui-même y participait. Tout lui en était connu, code, déroulement, rhétorique. Cette partie de lui-même, tout en surface, répondait, criait, s'échauffait, se battait même, et l'amenait enfin sur le tapis, roulant, haletant, forçant son chemin entre des cuisses qui se refermaient à leur tour sur ses reins. Leurs disputes finissaient toujours ainsi, pour leur mutuel plaisir, comme une sorte de rite dont ils respectaient les règles mais variaient le contenu au gré de leurs désirs. Et de tout cela, lutte ou amour, il avait toujours été absent, retranché derrière sa surface agissante ; sans le savoir, inaccessible à cette femme à l'instant même où elle le pressait en elle ; mais à présent combien vivant, non point rajeuni mais ravivé, reconstruit d'une pièce par l'amour d'Anna. Ils ne se battraient pas aujourd'hui. Il lui avait menti, certes ; protégé Anna, préservé sa propre faiblesse. Mais il ne la tromperait pas. Il trancherait le fil de cette relation commode, dont il n'avait, comme de toutes les autres, jamais beaucoup attendu et qui, au fil des mois, lui était devenue pesante. Elle prierait, frapperait, pleurerait ; la voix haut perchée retrouverait, comme à chaque émotion, son parfum d'Europe centrale indissociable pour lui d'une certaine théâtralité. Quoi qu'elle fit, ils ne se battraient pas. Pour Anna, il ferait table rase, plus que pour lui-même, qui avait l'âge des compromis. D'avance, il ne croyait pas au chagrin, mais présentait l'orgueil blessé. Il prendrait tous les torts, non qu'il se sentît coupable, mais parce que c'était là son rôle — protéger Anna, rendre la rupture facile pour la mère d'Anna. Une sorte de compassion lui restait pour elle, à mi-chemin entre la tendresse

épidermique qu'il avait longtemps éprouvée, et l'indifférence qui, les mois passant, lui était venue du contact quotidien avec sa futilité. Au besoin, il proposerait de l'argent, tout ce qu'il fallait pour qu'elle disparût au plus vite. Et surtout, surtout, il lui interdirait de revoir Anna, il l'empêcherait de venir se planter en tiers au milieu de leur amour si longtemps contrarié. Ce qu'il avait vécu avec elle était une erreur, une sorte de parodie de son amour pour Anna, comme il n'avait été pendant tant d'années qu'une parodie de lui-même. Il eut presque envie de rire, d'un rire énorme qui secouerait des montagnes. Y avait-il un Dieu pour l'écouter, pour se réjouir, pour entériner sa transformation en être humain, sa résurrection d'entre les morts? Y avait-il un Dieu vivant, lui-même ressuscité, présent dans chaque manifestation de cette nature riante, dans les érables reverdis, dans l'eau teintée de ciel sans nuages, dans l'exubérance de l'herbe et des buissons en fleurs? Un Dieu vrai — pas celui des églises, ce masque bienséant dissimulant le vide du pouvoir ? S'il existait, ce Dieu répondrait, d'une façon ou d'une autre, pourvu qu'il eût, lui peintre, des yeux pour percevoir le signe. Et avec cela — ses yeux, et le savoir nouveau qui l'animait —, impossible qu'il ne lui fût pas donné de voir ce que, toute sa vie, il avait ignoré.

Dans le doux soleil de la matinée, ses pas le conduisirent chez lui. Il faisait presque chaud déjà, la brise tombée, le jardin encore frais sous cette première bouffée de printemps; lui-même tendu vers le but, prêt au combat, à toutes les ruses, à toutes les parades que son esprit avait imaginées; prêt à tout, sauf à l'absence, qui dès le seuil s'inscrivait, des manteaux dans l'entrée ; puis, dans le silence comme il parcourait l'enfilade des pièces sombres, l'absence des vêtements sur les chaises, des objets de toilette, des bijoux, des valises. Il s'inquiéta, s'interrogea — mais non, dans tous ses signes l'absence demeurait telle. La femme s'était enfuie, littéralement enfuie, dans

les quelques heures qui avaient modifié sa vie, comme si, pour elle aussi, cet espace de temps avait constitué le tournant de son existence, l'instant décisif étiré sur des heures, sur tant de minutes interminables d'incertitude, avec ses pas vifs qu'il imaginait, d'une pièce à l'autre, l'aller et retour de miroir à miroir qui, à chaque passage, la projetait dans le départ, à chaque retour la reprenait, elle se penchait et en cet instant tout était oublié, subordonné au gonflant des cheveux, au tombant de la bouche, aux signes de l'âge une seconde effacés, pourtant indélébiles à tout autre œil ; oui, elle avait dû marcher, nerveuse, déplaçant, remplaçant, buvant du café, affolée par le silence que les objets familiers lui opposaient, ces objets qu'il lui fallait faire taire, jeter les siens dans une valise, fuir la tentation de la colère, des larmes, de tout ce qui l'amènerait invinciblement à ressentir, tourner le dos à ce qu'elle n'avait su voir et qui hurlait sa présence par tant de voix. Peut-être avait-elle cru, pendant son absence à lui, bannir le problème en bannissant Anna ? Et voilà qu'il était revenu, lui, le lui faire entendre, mais qu'il arrivait trop tard, peut-être à peine de quelques minutes, le temps de sa promenade devenue inutile, comme si ce qui s'était produit la veille entre Anna et lui avait été perçu jusqu'ici, perçu par toute la ville au delà des toits, des jardins et de la mer. Il erra d'une pièce à l'autre parmi les meubles sombres et massifs, classiques, les murs encombrés de tableaux. Tout était à lui, solide, intouché, comme avant qu'elles vinsent toutes deux y vivre, comme après le départ d'Anna, et presque comme dans la maison de ses parents, la grande villa sombre où le soleil n'avait jamais pénétré. La femme avait si peu apporté, les traces de sa présence avaient été si légères — plutôt dans le silence devenu chantonnement, mélodies aiguës, sons étrangers, dans le fleurissement des fenêtres dénudées — qu'elles semblaient s'être dissipées pendant les quelques heures d'incertitude, cette nuit, où

elle avait erré d'un miroir à l'autre. Et pourtant, il avait senti l'absence, lui, dès l'entrée, comme si la femme avait été un parfum, un chant subtil à présent envolé pour toujours. Il n'en ressentait aucune tristesse, aucune joie non plus, mais une sorte de soulagement, et l'urgence de rejoindre Anna. Car il restait à lui porter ce message d'amour qu'il n'avait encore pu transmettre. Comment l'accepterait-elle, il n'y pensait pas trop. Après leur rencontre d'hier, il lui semblait impossible qu'elle ne se laissât pas convaincre de prendre la place qu'aucune autre femme dans sa vie n'avait jamais occupée. Elle oublierait l'enfance, la mère, elle viendrait illuminer d'autres pièces de son rire, marquer une autre maison du sceau de son amour, une maison sans passé, une maison partagée. Quel meilleur signe, en effet, de renaissance que de faire table rase ? que de choisir et bâtir ensemble ? Elle était jeune, certes, et les langues envieuses crieraient au scandale. Mais que leur importait à tous deux, à Anna qu'aucune insulte ne pouvait atteindre, à lui retranché dans le dédain ? Il vivrait enfin, il vivrait dans son cœur, dans son cerveau occupé d'autre chose que de peinture, ailleurs qu'à l'atelier, il vivrait tout le temps, jour et nuit, du don de sa beauté, de la musique de sa voix chargée d'amour pour lui, de cette voix qu'il savait déjà changer en tremblement, en gémissement et en cri ! Il vivrait de lui donner ce qu'aucune femme n'avait reçu de lui, il vivrait de la peindre inlassablement, il vivrait de la découvrir. Ses pas se pressaient sur le pavé. La réveillerait-il, ou serait-elle déjà levée ? N'allait-elle pas s'inquiéter, croire à son indifférence ? Il aurait dû laisser un mot, écrire qu'il l'aimait, qu'il reviendrait de suite. Il était parti si vite ce matin... Il courait à présent, heureux de constater le fonctionnement de la machinerie corporelle, heureux de la course dans le soleil qui à chaque bond le rapprochait d'Anna, heureux de vivre, d'aimer, de pouvoir apaiser, dans quelques instants, cette

inquiétude imaginaire par des baisers et des caresses, volant presque, anticipant son désir. Il franchit les derniers mètres, grimpa l'escalier tel un jeune homme, ouvrit la porte à toute volée. Le silence l'accueillit, et la tranquillité du vide. Sur la couche, le velours pourpre était soigneusement tiré pour effacer les plis. Tout l'attendait dans l'état exact où il l'avait laissé la veille, avant que le monde ne bascule dans la joie sauvage de la résurrection. Il était là, lui peintre, devant le chevalet habillé de la toile, pinceaux et palette préparés, la main tendue vers le vide. Ne manquait que le modèle, une grande fille brune, élancée, aux cheveux d'acajou.

Plusieurs mois plus tard, son chef d'œuvre incontesté, la "Jeune fille au velours pourpre", fut acquis par le Musée d'Art Moderne de la capitale. Des articles parurent dans les journaux, se félicitant de cette initiative, portant le tableau aux nues et invitant les instances concernées à exposer l'œuvre du peintre méconnu. A la même période, les promeneurs du bord du lac remarquèrent un homme à l'attitude étrange. Gesticulant, le visage levé, il paraissait invectiver le ciel.